

LC 563
ENS de Cachan (langue anglaise)
ENS de Lyon

SESSION 2015

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Etude de texte français	page 4
Explication de documents historiques	page 6
Thème allemand	page 8
Thème anglais	page 9
Thème arabe	page 10
Thème chinois	page 11
Thème espagnol.....	page 12
Thème italien.....	page 13
Thème russe	page 14

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

L'individu est-il un principe ?

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

LES PROGRÈS DU GÉNIE HUMAIN

Necdum¹ etiam doctas sollertia fecerat artes,
Terraque sub rudibus cessabat uasta colonis ;
Tumque in desertis habitabat montibus aurum,
Immotusque nouos pontus subduxerat orbes,
Nec uitam pelago nec uentis credere uota
Audebant ; se quisque satis nouisse putabant.
Sed cum longa dies acuit mortalia corda
Et labor ingenium miseris dedit et sua quemque
Aduigilare sibi iussit fortuna premendo,
Seducta in uarias certarunt pectora curas
Et, quodcumque sagax temptando repperit usus,
In commune bonum commentum laeta dederunt.
Tunc et lingua suas accepit barbara leges,
Et fera diuersis exercita frugibus arua,
Et uagus in caecum penetrauit nauita pontum,
Fecit et ignotis iter in commercia terris.
Tum belli pacisque artes commenta uetustas ;
Semper enim ex aliis alias proseminat usus.
Ne uulgata canam, linguas didicere uolucrum,
Consultare² fibras et rumpere uocibus angues,
Sollicitare umbras inumque Acheronta mouere,
In noctemque dies, in lucem uertere noctes.
Omnia conando docilis sollertia uicit.
Nec prius imposuit rebus finemque modumque
Quam caelum ascendit ratio cepitque profundam
Naturam rerum causis uiditque quod usquam est.

Manilius

¹ Manilius commence par décrire l'humanité primitive.

² Rétablir <didicere> avant consultare.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Propulsé loin de la terre par une machine de son invention, le narrateur est arrivé en un lieu qui « était, comme vous le saurez bientôt, le Paradis terrestre ».

Là de tous côtés les fleurs, sans avoir eu d'autres jardiniers que la nature, respirent une haleine sauvage qui réveille et satisfait l'odorat ; là l'incarnat d'une rose sur l'églantier, et l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, vous font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre ; là le printemps
5 compose toutes les saisons ; là ne germe point de plante vénéneuse que sa naissance ne trahisse sa conservation ; là les ruisseaux racontent leurs voyages aux cailloux ; là mille petites voix emplumées font retentir la forêt au bruit de leurs chansons, et la trémoussante assemblée de ces gosiers mélodieux est si générale qu'il semble que chaque feuille dans le bois ait pris la langue et la figure d'un rossignol ; Écho prend tant de plaisir à leurs airs qu'on
10 dirait à les lui entendre répéter qu'elle ait envie de les apprendre. À côté de ce bois se voient deux prairies dont le vert gai continu fait une émeraude à perte de vue. Le mélange confus des peintures que le printemps attache à cent petites fleurs égare les nuances l'une dans l'autre, et ces fleurs agitées semblent courir après elles-mêmes pour échapper aux caresses du vent. On prendrait cette prairie pour un océan, mais parce que c'est une mer qui n'offre point de
15 rivage, mon œil, épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoyait vite ma pensée ; et ma pensée doutant que ce fût là la fin du monde, se voulait persuader que des lieux si charmants avaient peut-être forcé le ciel de se joindre à la terre.

Au milieu d'un tapis si vaste et si parfait, court à bouillons d'argent une fontaine rustique qui couronne ses bords d'un gazon émaillé de pâquerettes¹, de bassinets, de violettes,
20 et ces fleurs qui se pressent tout à l'entour font croire qu'elles se pressent à qui se mirera la première ; elle est encore au berceau, car elle ne fait que de naître, et sa face jeune et polie ne montre pas seulement une ride. Les grands cercles qu'elle promène en revenant mille fois sur soi-même, montrent que c'est bien à regret qu'elle sort de son pays natal ; et comme si elle eût été honteuse de se voir caressée auprès de sa mère, elle repoussa toujours en
25 murmurant ma main folâtre qui la voulait toucher. Les animaux qui s'y venaient désaltérer, plus raisonnables que ceux de notre monde, témoignaient être surpris de voir qu'il faisait grand jour sur l'horizon, pendant qu'ils regardaient le soleil aux antipodes, et n'osaient quasi se pencher sur le bord de crainte qu'ils avaient de tomber au firmament.

¹ Bassinets : boutons d'or.

Il faut que je vous avoue qu'à la vue de tant de belles choses je me sentis chatouillé de
30 ces agréables douleurs, où on dit que l'embryon se trouve à l'infusion de son âme. Le vieux
poil me tomba pour faire place à d'autres cheveux plus épais et plus déliés ; je sentis ma
jeunesse se rallumer, mon visage devenir vermeil, ma chaleur naturelle se remêler doucement
à mon humide radical² ; enfin je reculai sur mon âge environ quatorze ans.

J'avais cheminé demi-lieue à travers une forêt de jasmins et de myrtes, quand
35 j'aperçus couché à l'ombre je ne sais quoi qui remuait : c'était un jeune adolescent, dont la
majestueuse beauté me força presque à l'adoration. Il se leva pour m'en empêcher et :

« Ce n'est pas à moi, s'écria-t-il fortement, c'est à Dieu que tu dois ces humilités ! »

— Vous voyez une personne, lui répondis-je, consternée de tant de miracles, que je ne
sais par lequel débiter mes admirations ; car, en premier lieu, venant d'un monde que vous
40 prenez sans doute ici pour une lune, je pensais être abordé dans un autre que ceux de mon
pays appellent la lune aussi ; et voilà que je me trouve en Paradis aux pieds d'un dieu qui ne
veut pas être adoré, et d'un étranger qui parle ma langue.

— Hormis la qualité de dieu, me répliqua-t-il, ce que vous dites est véritable ; cette
terre-ci est la lune que vous voyez de votre globe et ce lieu-ci où vous marchez est le Paradis,
45 mais c'est le Paradis terrestre où n'ont jamais entré que six personnes : Adam, Ève, Énoch,
moi qui suis le vieil Élie, saint Jean l'Évangéliste et vous. Vous savez bien comment les deux
premiers en furent bannis, mais vous ne savez pas comment ils arrivèrent en votre monde.

« Sachez donc qu'après avoir tâté tous deux de la pomme défendue, Adam, qui
craignait que Dieu irrité par sa présence ne regrégeât³ sa punition, considéra la lune, votre
50 terre, comme le seul refuge où il se pouvait mettre à l'abri des poursuites de son Créateur. »

CYRANO DE BERGERAC (1619-1655), *L'Autre monde ou Les États et empires de la lune*.

² *Humide radical* : « certaine humeur qu'on croit être la première en chaque chose, et qui est le principe de la vie et la cause de sa durée » (Furetière).

³ *Rengréger* : aggraver.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

L'histoire de la Réforme, selon Théodore de Bèze

Étant arrivé le temps que Dieu avait ordonné pour retirer ses élus hors des superstitions survenues peu à peu en l'Église romaine, et comme pour ramener de rechef la splendeur de sa vérité, quoique dès un siècle auparavant, et plus, elle eût été déçassée par le fer et le feu, lorsque Jean Wyclif, et après lui Jean Hus et Jérôme de Prague l'avaient apportée et présentée au monde, il suscita premièrement en Allemagne un grand personnage nommé Jean Reuchlin... pour redresser la connaissance de la langue hébraïque [...]. D'autre part, les études commencèrent de fleurir à Louvain même, et de là environ de ce temps vint à Paris Érasme de Rotterdam, hollandais, qui releva l'étude de la langue latine. Et déjà Jacques Fabri d'Étaples en Picardie, docteur de Sorbonne, mais digne d'une meilleure compagnie, voyant l'Université de Paris du tout confite en une horrible barbarie et sophisterie, redressait les vraies études des arts, travaillant même à montrer et corriger les fautes de la commune translation latine du Nouveau Testament sur le grec original [...]. La Sorbonne s'opposa à tout cela avec une telle furie, que si on eut voulu croire nos maîtres, étudier en grec et se mêler tant soit peu de l'hébreu, était une des plus grandes hérésies du monde [...].

Alors donc furent suscités de Dieu deux personnages d'esprit vraiment héroïques et en même temps, pour découvrir les abus et superstitions de l'Église romaine, l'un au pays de Saxe, à savoir Martin Luther, théologien, de l'ordre des Augustins à Wittenberg, ville capitale de l'électorat de Saxe, et Ulrich Zwingli, du canton de Zurich en Suisse, les faits et écrits desquels, et principalement de Luther réveillèrent en peu de temps tout le monde, les uns approuvant cette doctrine, les autres la condamnant ; et eux au contraire se défendant vaillamment avec le glaive de la parole de Dieu [...]. Outre ce que tout le clergé de l'Église romaine y résistait de toutes ses forces, les trois plus grands monarques de l'Europe, à savoir Charles cinquième, empereur, François premier, roi de France, et Henri huitième, roi d'Angleterre, se bandèrent¹ tellement pour le pape, qu'ils n'oublièrent rien qui fut en leur puissance, pour exterminer Luther et ses livres [...].

¹ Se liguèrent en faveur du Pape.

Luther donc ayant commencé d'écrire contre les indulgences de la croisade, sous le pape Léon dixième, en l'an 1517, poursuivit beaucoup plus outre, mettant en lumière son traité intitulé *De la captivité babylonique*. Ce qui poussa la Sorbonne à le condamner comme hérétique en l'an 1521 [...]. Alors était évêque de Meaux un bon personnage natif de Paris, nommé Guillaume Briçonnet, lequel fut ému de tel zèle, qu'il n'épargna rien qui fut en son pouvoir pour avancer la doctrine de vérité en son diocèse [...] appelant à soi beaucoup de gens de bien et de savoir, tant docteurs qu'autres, comme Jacques Fabri, Guillaume Farel, Martial et Gérard Ruffi... [Mais la persécution l'obligea à renoncer]. Fabri fut retiré à Blois et de là, finalement à Nérac au duché d'Albret, par la faveur de la sœur unique du roi, depuis 30 reine de Navarre, princesse d'excellent entendement, et pour lors suscitée de Dieu, pour rompre autant que faire se pouvait, les cruels dessins d'Antoine du Prat, chancelier de France et des autres incitants le roi contre ceux qu'ils appelaient hérétiques. Quant à Farel, après 35 avoir subsisté tant qu'il pût à Paris, il se retira en Suisse où il a fait depuis un merveilleux fruit, ayant planté le premier l'Église de Genève et de plusieurs autres pays circonvoisins.

Théodore de BÈZE (1519-1605), *Histoire ecclésiastique des églises réformées au Royaume de France* (première édition 1580), Lille, Leleux, 1841, tome 1, p. 1-3 (Orthographe modernisée).

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Bien sûr, plusieurs « anciens » demeuraient vivants dans la légende du collègue : Johnny, par exemple, dont le nom était gravé sur l'une des cases du vestiaire, ce vestiaire à l'odeur de bois mouillé près duquel nous déversions, en automne, nos brouettes... Pedro nous avait si souvent raconté l'histoire de Johnny qu'il me semblait l'avoir connu aussi bien qu'un camarade de classe.

Chaque fois que je pense à Johnny, c'est dans l'appartement de sa grand-mère, avenue du Général-Balfourier, que je le vois. En l'absence de celle-ci, quelqu'un faisait le ménage régulièrement puisqu'il n'y avait aucune poussière sur les meubles et que les parquets brillaient si fort que Johnny, intimidé, marchait sur la pointe des pieds.

À la fin de l'après-midi, le soleil dessinait un grand rectangle d'un jaune de sable, au milieu du tapis. La lumière baignait les rayonnages de la bibliothèque et les murs d'une gaze, comme les housses qui recouvrent les meubles des appartements désaffectés. Assis sur le divan, Johnny étendait la jambe, et la chaussure de son pied droit atteignait en son centre la tache lumineuse du tapis. Il contemplait, immobile, le reflet du soleil sur le cuir noir de cette chaussure et bientôt il avait l'impression qu'elle n'était plus reliée à son corps. Une chaussure abandonnée pour l'éternité au milieu d'un rectangle de lumière. La nuit tombait peu à peu. On avait coupé l'électricité et à mesure que la pénombre envahissait l'appartement, il éprouvait une angoisse de plus en plus lourde. Pourquoi était-il resté à Paris, tout seul ? Oui, pourquoi ? Sans doute, l'engourdissement et la paralysie des mauvais rêves, à l'instant de fuir un danger ou de prendre un train...

Et pourtant, à Paris, cet été-là, il faisait beau et Johnny avait eu vingt-deux ans. Son vrai prénom était Kurt mais, depuis longtemps, on l'appelait Johnny à cause de sa ressemblance avec Johnny Weissmuller, un sportif et une vedette de cinéma qu'il admirait. Johnny était surtout doué pour le ski dont il avait appris les finesses en compagnie des moniteurs de San-Anton, quand sa grand-mère et lui vivaient encore en Autriche. Il voulait devenir skieur professionnel.

Patrick MODIANO, *De si braves garçons* (1982).

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

La concierge toussota avant de frapper, articula en regardant le catalogue de La Belle Jardinière qu'elle tenait à la main :

« C'est une lettre pour vous, monsieur Hire. »

Et elle serra son châle sur sa poitrine. On bougea derrière la porte brune. C'était tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt des pas, tantôt un froissement mou de tissu ou un heurt de faïences et les yeux gris de la concierge semblaient, à travers le panneau, suivre à la piste le bruit invisible. Celui-ci se rapprocha enfin. La clef tourna. Un rectangle de lumière apparut, une tapisserie à fleurs jaunes, le marbre d'un lavabo. Un homme tendit la main, mais la concierge ne le vit pas, ou le vit mal, en tout cas, n'y prit garde parce que son regard fureteur s'était accroché à un autre objet : une serviette imbibée de sang dont le rouge sombre tranchait sur le froid du marbre.

Le battant de la porte la refoulait doucement. La clef tourna encore et la concierge descendit les quatre étages en s'arrêtant de temps en temps pour réfléchir. Elle était maigre. Ses vêtements pendaient autour d'elle comme autour des bâtons en croix qui servent de squelette aux épouvantails et son nez était humide, ses paupières rouges, ses mains gercées par le froid.

Au-delà de la porte vitrée de la loge, une petite fille, en combinaison de flanelle, était debout devant une chaise qui supportait une cuvette d'eau. Son frère, déjà habillé, s'amusait à l'éclabousser et près d'eux, la table n'était pas desservie.

Il y eut le bruit net de la porte ouverte. Le gamin se retourna. La fillette montra un visage mouillé de larmes.

« Attendez voir... »

Une gifle pour le garçon, que sa mère poussa dehors.

« Toi, file à l'école. Et toi, si tu pleures encore... »

Elle secoua la petite et lui passa sa robe en lui tirant les bras comme à une marionnette. Puis, elle cacha la cuvette d'eau savonneuse, dans le placard, marcha vers la porte, revint sur ses pas.

« As-tu fini de renifler ? »

Elle pensait. Elle hésitait. Son front était plissé, ses petits yeux inquiets. Elle adressa machinalement un signe de tête au locataire du second qui passait devant la loge et soudain, endossant un second châle, elle se précipita vers la rue après avoir fermé à moitié la clef du poêle.

Il gelait. Sur la route de Fontainebleau, qui traverse Villejuif, les autos roulaient lentement, à cause du verglas, et les radiateurs exhalaient de la vapeur.

Georges SIMENON, *Les Fiançailles de Monsieur Hire* (1933).

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Parfois il avait l'impression que tout cela était un rêve, un terrible, interminable rêve qu'il faisait les yeux ouverts, et qui l'entraînait le long des routes des étoiles, sur la terre lisse et dure comme une pierre polie. Alors les souffrances étaient des lances tendues, et il avançait sans comprendre ce qui le déchirait. C'était comme s'il sortait de lui-même, abandonnant son corps sur la terre brûlée, son corps immobile sur le désert de pierres et de sable, pareil à une tache, à un tas de vieux chiffons jeté sur le sol parmi tous les autres tas de chiffons délaissés, et son âme s'aventurait dans le ciel glacé, au milieu des étoiles, parcourant en un clin d'œil tout l'espace que sa vie ne suffirait pas à reconnaître. Il voyait alors, surgis comme des mirages, les villes extraordinaires aux palais de pierre blanche, les tours, les dômes, les grands jardins ruisselants d'eau pure, les arbres chargés de fruits, les massifs de fleurs, les fontaines où s'assemblaient les jeunes filles aux rires légers. Il voyait cela distinctement, il glissait dans l'eau fraîche, il buvait aux cascades, il goûtait chaque fruit, il respirait chaque odeur. Mais ce qui était le plus extraordinaire, c'était la musique qu'il entendait, quand il s'en allait de son corps. Il n'avait jamais rien entendu de semblable. C'était une voix de jeune femme qui chantait dans la langue chleuh, une chanson douce qui bougeait dans l'air et qui répétait tout le temps la même parole, ainsi :

« Un jour, oh, un jour, le corbeau deviendra blanc, la mer s'asséchera, on trouvera le miel dans la fleur du cactus, on fera une couche avec les branches de l'acacia, oh, un jour, il n'y aura plus de venin dans la bouche du serpent, et les balles des fusils ne porteront plus la mort, car ce sera le jour où je quitterai mon amour... »

J. M. G. LE CLÉZIO, *Désert* (1980).

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Après quelques jours d'expériences semblables — toutes soigneusement notées, comparées et cataloguées, — le Professeur Frœppel en vint à conclure qu'il y avait parmi les hommes, sous le langage « parlé », un langage muet, fait de signes et de symboles, de gestes convenus et stéréotypés dont les manifestations, certes, n'avaient plus de secret pour lui, mais dont le sens lui échappait.

Que signifiaient par exemple, dans un compartiment du métro, ces petits gestes à peine esquissés que semblaient « s'adresser » les uns aux autres les voyageurs assis en vis-à-vis sur les banquettes : si l'un touchait le rebord de son chapeau, aussitôt un autre détournait les yeux ; une dame faisait-elle battre ses paupières trois ou quatre fois de suite, voici qu'un vieillard reniflait ou qu'une jeune femme soupirait ou bien qu'un militaire rectifiait nerveusement sa tenue...

Devant l'étrangeté manifeste de ce comportement, le Professeur n'en finissait pas de se poser à lui-même les questions les plus angoissantes. N'y avait-il pas au fond de tout cela une sorte de code secret, un « chiffre », un sous-entendu permanent, pourquoi ne pas dire le mot ? — une véritable « conspiration » ?

Jean TARDIEU, *Le Professeur Frœppel* (1978).

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Ta lettre de ce matin est triste, et d'une douleur résignée. Tu m'offres de m'oublier si cela me plaît. Tu es sublime. Je te savais bonne, excellente, mais je ne te savais pas si grande. Je te le répète : tu *m'humilies*, par la comparaison que je fais de toi à moi. Sais-tu que tu me dis des choses dures ? — et ce qu'il y a de pire, c'est que c'est moi qui les ai provoquées. Tu me rends donc la pareille ; c'est une représaille. Ce que je veux de toi ? Je n'en sais rien. Mais, ce que je veux moi, c'est t'aimer, t'aimer mille fois plus. Oh ! si tu pouvais lire dans mon cœur, tu verrais la place où je t'ai mise ! Je vois que tu souffres plus que tu ne l'avoues ; tu t'es guindée pour écrire cette lettre. N'est-ce pas que tu as bien pleuré avant ? Elle est brisée ; on y sent une lassitude de chagrin et comme l'écho affaibli d'une voix qui a sangloté. Avoue-le ; dis-moi de suite que tu étais dans un mauvais jour, que c'est parce que ma lettre t'avait manqué. Sois franche ; ne fais pas la fière ; ne fais pas comme j'ai trop fait. Ne retiens pas tes larmes ; ça vous retombe sur le cœur, vois-tu, et ça y fait des trous profonds. J'ai une pensée qu'il faut que je te dise : je suis sûr que tu me crois égoïste. Tu t'en affliges et tu en es convaincue. Est-ce parce que j'en ai l'air ? Là-dessus, tu sais, chacun s'illusionne. Je le suis comme tout le monde, moins peut-être que beaucoup, plus peut-être que d'autres. Qui sait ? Et puis c'est encore là un mot qu'on jette à la tête de son voisin sans savoir ce qu'on veut dire. Qui ne l'est pas, égoïste, d'une façon plus ou moins large ? Depuis le crétin qui ne donnerait pas un sou pour racheter le genre humain, jusqu'à celui qui se jette sous la glace pour sauver un inconnu, est-ce que tous, tant que nous sommes, nous ne cherchons pas suivant nos instincts divers la satisfaction de notre nature ? Saint Vincent de Paul obéissait à un appétit de charité, comme Caligula à un appétit de cruauté.

Gustave FLAUBERT, *Lettre à Louise Colet du 6 août 1846.*

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Le directeur du théâtre était un homme fort aimable. S'il déchirait devant l'auteur un petit bout du manuscrit pour s'en faire une boulette, c'était toujours avec une telle bonne grâce qu'on pouvait voir dans ce geste une attention plutôt qu'autre chose, une façon un peu insolite de s'occuper de la pièce, voilà tout. Et, ce faisant, il ne cessait de considérer l'auteur d'un œil plein de virile tendresse. Oui, on ne pouvait s'y tromper. Ce regard semblait dire : faut-il que je vous aime, hein, pour pouvoir déchirer ainsi cette feuille devant vous sans qu'il vous vienne à l'esprit de vous fâcher, faut-il que nous ayons confiance dans notre amitié !

Le jour de la répétition générale, l'auteur souffrit un instant de voir tout ce monde rassemblé pour entendre ce qu'il avait écrit dans le silence de son cabinet de travail. « Quel besoin de porter cela à la scène, au lieu de le laisser tranquille dans les intimités de son cerveau ou dans la discrétion d'un livre ! Et ces gens qui regardaient fixement le rideau baissé comme s'il s'était agi du front même de l'auteur et qu'on leur eût promis de dévoiler « ce qui se passait derrière ».

Tout de même, le visage de ses amis les plus sûrs lui fut d'un réel réconfort. Les voir tous là, sous un même toit, celui qui avait de l'esprit, celui qui préférait la profondeur, l'ami d'enfance, l'ami du régiment, les amis de l'âge mûr. Il semblait même à l'auteur, un peu fiévreux ce soir-là, que chacun d'eux avait voulu faire quelque chose pour témoigner que c'était pour lui aussi un grand jour. L'un paraissait un peu plus grand que d'habitude et l'autre plus large d'épaules, celui-ci vraiment plus gros, cet autre d'une maigreur insolite. Ce blond-là boitait pour la première fois de sa vie. Sans doute estimaient-ils qu'il ne suffisait pas de passer un smoking : il fallait un peu payer de sa personne. Et ils semblaient se dire entre eux (ils étaient presque tous groupés) : « Maintenant, que ça marche ou que ça ne marche pas, ce n'est pas de notre faute. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir. »

La chose était d'importance pour l'auteur. N'avait-il pas affirmé dans vingt journaux qu'une pièce en vers comme la sienne était susceptible d'intéresser le grand public comme les lettrés ?

Jules SUPERVIELLE, *L'Arche de Noé* (1938).

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Ai-je aimé ? Ai-je été aimée ? Elle voudrait entendre la voix de Julien, s'en souvenir. Tenir une preuve. Les mots, elle se les rappelle : « C'est moi. Vous allez bien ? Vous travaillez ? Il fait beau à Paris. Je suis allé trois jours au bord du lac, je voulais vous le dire... » Sa voix traversant la moitié du monde, deux minutes de sa voix à mon oreille parce qu'il avait dit un chiffre et le nom d'une ville à une téléphoniste sans visage. C'était le bonheur. Tout était miracle : Nous existions. Nous nous étions, par une suite de hasards et de coïncidences extraordinaires dans la multitude des possibles, trouvés sur la terre, êtres humains, en même temps, nous nous étions rencontrés un certain jour à une certaine heure. Et aimés. « Je voudrais une preuve », murmure-t-elle. Aucun mot, aucune phrase ne se forment, aucune image ne se dessine dans l'espace. Seule la voix d'Adrien revient, ses paroles disaient une chose, sa voix heureuse une autre. Louise le revoit enfant puis adolescent quand il commença à aimer Marianne. La confiance absolue qu'il avait dans l'amour ! Il ne l'imaginait qu'éternel et unique. Aujourd'hui il est un homme jeune, il va tout recommencer, il aura d'autres enfants, il aime peut-être une fille de vingt ans...

Louise n'a pas écrit une ligne, elle prend son manuscrit et commence à le relire, c'est parfois une façon de prendre son élan et de repartir ; cette fois c'est le contraire qui se passe, des passages entiers lui semblent ne plus avoir de raison d'être. Est-ce que tout cela est vrai ? Mais il est permis de mentir, de changer, ce n'est pas une faute. Je l'appellerai roman.

Cécile dort sans doute, elle lui a téléphoné au moment de se coucher. Depuis quelques jours elle le fait chaque soir et chaque matin après sa toilette et sa piqûre. Pas trace de mensonge en Cécile, songe Louise et, avant de se mettre au lit, elle note sur une feuille blanche : « J'ai perdu le fil de l'amour. C'est pour cela que je suis perdue. »

Anne PHILIPPE, *Les résonances de l'amour* (1982).